

TracT

Une tragédie en huit tableaux

Guillaume Sire

Ceci n'est pas du théâtre. Ceci n'est pas un roman écrit sous forme de théâtre. Ceci n'est pas non plus du théâtre dans le théâtre. Ceci n'est pas un spectacle dans un fauteuil. Ceci n'est pas un spectacle. Hors de question que des comédiens salopent tout. Croyez-vous que je tremperais ma langue dans le canon d'un revolver si c'était pour vous divertir ? Ceci est un tract. Il s'adresse aux artistes. Tandis que je l'écrivais, les loups hurlaient à ma porte : « Hosanna le sang et la cendre ! » Il suffira maintenant de le distribuer à ceux qui ne sont ni comédiens, ni metteurs en scène, ni profs, ni ministres, ni romanciers, ni spectateurs, ni essayistes, ni libraires, ni lecteurs — quant aux journalistes qu'ils aillent se faire foutre ! On ne sauvera rien, évidemment, à part peut-être l'essentiel, et au moins on aura rigolé.

Premier tableau

Traversée depuis Saint-Malo

Le rideau se lève. On voit une femme sur le pont d'un ferry, immobile. Soudain, les trois coups sont frappés par un spectateur, au fond de l'orchestre. Il se lève de son strapontin et avance vers la scène en parlant.

HÉMERY. Sur le pont d'un ferry, une femme scrute l'horizon. Dans son cœur, un secret a pris toute la place. Elle a le sentiment d'être une bouteille à la mer. Elle voudrait qu'on la trouve par hasard. Elle voudrait qu'on l'ouvre comme un cadavre. À son terrible secret se mêlent des souvenirs heureux. Ces souvenirs sont ceux d'un homme, un artiste. Elle ne l'a pas revu depuis vingt ans. Il est pourtant le seul à pouvoir la sauver. Du moins, c'est ce qu'elle espère. Sans cela, elle finira ses jours en prison. Cet homme est Le Tout. Hélas... Vingt ans... Que sera-t-il devenu ? Qu'est-ce que c'est, un artiste, vingt ans plus tard ? Dans cette vie, pour cette femme comme pour tout le monde, il y a assez peu d'espoir.

Hémery monte sur la scène. Il regarde la femme comme si c'était un mannequin de cire.

HÉMERY. Un ferry c'est du fer et du feu sur de l'eau et du sel. Ça grogne. Ça fend. Marianne porte une robe fourreau en panne de velours, un perfecto et des lunettes de soleil. La mer est calme et le monde hein est comme d'habitude. Marianne a cru aux habitudes. Elle croyait que le Temps tôt ou tard lui dirait quelque chose. Pour cette première scène, j'ai amplifié la mer (*Il ne se passe rien.*) Je disais : j'ai amplifié la mer. (*Il se passe le bruit de la mer.*) Un marin entre en scène (*Un marin entre en scène*). La femme se penche (*Marianne ne se penche pas*). J'ai dit : « la femme se penche » (*Elle se penche*). Très bien : comme si elle voulait sauter...

LE MARIN. Ne vous penchez pas. Les pieuvres sont revenues. Elles ont des dents.

MARIANNE. Je ne me penchais pas.

LE MARIN (*à part* :). Elle s'est penchée. Elle aura vu un poisson volant. Ou bien...

MARIANNE. Je suis là, je vous entends. Je ne me suis pas penchée. Aucun poisson.

LE MARIN (*comme si elle n'était pas là*). Suicidaire, tout le monde l'est un peu.

MARIANNE. Ohé monsieur...

LE MARIN. C'était un poisson volant. Une aiguille de diamant qui perçait les vagues. Cette femme l'a vu sans s'y attendre, ça lui aura donné envie de mourir. D'ailleurs regardez : la mer, opaque comme une tombe...

MARIANNE. Je vous entends, je vous entends monsieur. Que c'est glauque pour commencer !

Le capitaine entre.

LE CAPITAINE. Que se passe-t-il ?

LE MARIN. Capitaine, cette femme voudrait sauter. Elle a vu un poisson volant.

MARIANNE. Ah !

LE MARIN. Capitaine, tout bien réfléchi je crois que cette femme se prend pour un poisson volant.

MARIANNE. Je me prends pour un poisson volant !

LE MARIN (*comme si elle n'était pas là*). Capitaine...

LE CAPITAINE. Eh bien !

LE MARIN. Les pieuvres mangent les poissons volants. C'est le risque.

LE CAPITAINE. Il n'y a plus de pieuvres ici depuis 1963. Pas une seule. Le froid les a transformées en ancres de plomb.

LE MARIN. Ouais mais il y a les îles. Une île, cela attire toutes espèces de choses.

MARIANNE. Pourriez-vous déblatérer plus loin ? J'ai envie d'être seule. J'ai payé mon ticket.

LE MARIN (*comme si elle n'était pas là*). Les îles sont de très anciennes pieuvres.

MARIANNE (*elle regarde devant le ferry, au large*). Messieurs...

LE MARIN (*au capitaine*). Vous-mêmes, capitaine, avez-vous déjà pensé à vous suicider ?

LE CAPITAINE. Dans l'enfance, je m'écorchais volontairement sur les ronces.

MARIANNE (*elle montre quelque chose*). Messieurs, là-bas, un rocher...

LE MARIN. Là, un rocher !

LE CAPITAINE (*au premier marin*). Andouille, à la barre ! à la barre !

Le marin et le capitaine partent en courant.

MARIANNE. Enfin l'aurore ! Enfin seule !

Le capitaine revient.

LE CAPITAINE. Madame, vous ne sauterez pas, n'est-ce pas ? Ce serait une mauvaise idée. La mort en mer est pleine d'écailles. Sombre. Le corps gonfle.

MARIANNE. J'ai peur des pieuvres. Et puis... j'ai rendez-vous.

On entend le marin manœuvrer pour éviter le rocher, puis se réjouir d'y être parvenu.

CAPITAINE. Un homme ?

MARIANNE. Un artiste.

CAPITAINE. Ah...

MARIANNE. Mon ex.

CAPITAINE. Ah !

MARIANNE. Tout ce qui s'approche de moi finit cassé.

CAPITAINE. Quand on s'approche, on se brise... C'est le monde. C'est la folie du monde. Pardon d'être indiscret, mais avec cet homme, que s'est-il passé ?

MARIANNE. Il s'est passé la vie mon bon monsieur. Les masques sont tombés comme les feuilles d'un grand arbre. Vous traversez des vagues. Vous avancez contre le vent. Vous flottez. Nous autres, sur terre, avons des pieuvres dans notre lit. Rien ne nous lave. Aucune tempête ne nous consolera.

CAPITAINE. Donc il vous a quittée ?

MARIANNE. Je l'ai chassé.

CAPITAINE. Vous êtes-vous levée un matin en souhaitant vivre seule quelque part dans une cabane ? Je dis cela parce que c'est ce

qui m'est arrivé. Après dîner, ma femme m'engueulait. J'en ai eu marre, je suis parti.

MARIANNE. L'homme dont je vous parle ne rentrait pas dîner.

CAPITAINE. Vous l'attendiez... Pourtant vous ne l'aimiez plus.

MARIANNE. Je pleurais. L'hiver, j'attrapais des braises à pleines mains. Mais je l'aimais encore. Je l'ai tellement aimé cet homme... Avez-vous déjà aimé quelqu'un au point de vouloir le tuer ?

CAPITAINE. Elle m'engueulait.

MARIANNE. Vous avez pris la mer, moi je m'y suis jetée.

CAPITAINE (*il enlève sa casquette*). Puis-je vous inviter à dîner, quand nous serons à Saint-Pierre Port ? Je connais une auberge. Ils servent des crabes, la spécialité. Ils brassent. Après minuit, ils chantent.

MARIANNE (*en se retournant vers le large*). Vous êtes gentil capitaine. Vous souffrirez.

Hémery revient. Marianne a le dos tourné : elle n'entend pas la conversation.

LE CAPITAINE. Monsieur, par où êtes-vous arrivé ? Que faites-vous sur mon bateau ?

HÉMERY. Je vais à Guernesey. Je n'ai pas pris de livre. La batterie de mon téléphone est à plat. J'étais là-bas tout à l'heure, au fond, sur un strapontin, j'avais payé ma place. Maintenant je regarde la mer, j'attends... J'ai du mal à croire qu'une île va apparaître.

LE CAPITAINE. Vous me faites peur. En même temps vous m'êtes familier. Nous connaissons-nous ? (*à part :*) J'ai l'impression sur ce bateau d'avoir emporté le pensionnat, le cousin débile, les douches

froides, impossibles à régler, la ceinture de mon père : l'enfance... (à l'homme :) Pourquoi allez-vous à Guernesey ?

HÉMERY. Je suis quelqu'un.

LE CAPITAINE. Voulez-vous dire que vous êtes une personne ou bien voulez-vous dire que vous suivez une personne ?

HÉMERY. Je la suis. Dans cette histoire, je serai celui qui suis.

LE CAPITAINE. Cette femme qui essayait de mourir en se jetant dans les vagues comme un poisson volant, une aiguille de diamant... serait-ce celle que vous suivez ?

HEMERY. Il faut croire.

LE CAPITAINE. Vous lui voulez du mal !

HEMERY. Je suis son remords. Son remords la suit...

LE CAPITAINE. Qu'a-t-elle fait ?

HÉMERY. Elle a tué.

LE CAPITAINE. Alors vous êtes de la police ?

HÉMERY. Autodidacte.

LE CAPITAINE. Qui a-t-elle tué ? Un membre de votre famille ?

HÉMERY. On peut dire ça. Disons qu'elle a tué quelqu'un comme moi. Elle a tué un inconnu. Lui ou un autre, moi, eux, que voulez-vous... Les inconnus sont rancuniers... Nombreux et extrêmement rancuniers...

LE CAPITAINE. Je ne vous aime pas. Vous plissez les yeux tout le temps. Je n'aime pas comme Dieu vous a fait. Vous puez la hyène.

HÉMERY. La hyène a payé sa place. Nous sommes dans notre droit.

LE CAPITAINE. Dans ce cas, regagnez votre strapontin. La houle de Guernesey cherche des âmes comme la vôtre, elle serait trop heureuse de vous apercevoir. Nous en ferions les frais... Disparaissez dans votre haine.

Hémery retourne dans le public, au fond de l'orchestre. Mais soudain, il se retourne, et fait un geste pour que le rideau tombe.

Rideau

HÉMERY. Pour la prochaine scène, nous reviendrons en arrière. Je vous raconterai le meurtre.

Après quoi il disparaît dans l'ombre.

Deuxième tableau

Un appartement

HÉMERY. Besançon et Marianne vivaient à Paris, près de la place des Vosges, dans un quatre pièces tout de travers, quatre plateaux sur chevrons, parmi des volets de bois flotté, des poutres laminées, dans une double-vis de plomb, sous des tuiles ; aux murs des centaines de tableaux, filets de pêche, plaques. C'était leurs âmes l'une dans l'autre, en sertis mystérieux. Marianne, depuis quelques temps, en avait marre des copains de Besançon. Elle les trouvait gagne-petit, pas assez révolutionnaires.

Hémery fait un geste. Le rideau se lève.

Voici le jour où tout a basculé. Il est cinq heures du matin : l'heure bleue. Marianne est seule, lasse, insomniaque. (*à Marianne, comme s'il l'hypnotisait :*) Tu es seule, lasse, insomniaque.

MARIANNE. Je suis seule, lasse, insomniaque.

HÉMERY. Tu es seule...

MARIANNE. Lasse...

HÉMERY. Insomniaque...

MARIANNE. Et si seule...

HÉMERY. Finalement, elle descend dans la rue... (*à Marianne*) Allez, tu descends dans la rue... (*Marianne quitte la scène*). Elle trouve un inconnu... (*à Marianne*) Allez, n'importe lequel ! Et Elle l'emporte avec elle... sur scène...

Marianne prend un homme assis dans le public et le fait monter sur scène avec elle. Positions lascives... (Tango ?) Marianne parle en soupirant de plaisir. Hémerý disparaît.

MARIANNE. Vous n'y connaissez rien, vous n'y connaissez rien... comme vous vous y prenez... enfin je veux dire... vous n'y connaissez pas grand-chose... c'est mieux... *(avec une voix qui veut dire l'inverse :)* vous n'y connaissez rien... c'est mieux oui, vous vous y connaissez un peu... Je vous ai bien trouvé. Vous n'êtes pas mon premier inconnu, vous qui êtes tout aussi inconnu que le précédent... Non, là, voilà... Le précédent n'allait pas ici, cela lui était inconnu... Appuyez... Voilà... Le plaisir est une araignée, il tisse sa toile, il recommence toujours. Allez : recommencez... Soyez le gardien de la vie, tourmentez-la, ma vie, comme seuls les inconnus savent faire... Langue-araignée, doigts-vipères... Prenez dans votre toile ce qui vous résiste, voilà... Crochetez la porte du Jardin, ne soyez pas timide !... Piquez, sucez... Moi non plus je n'ai pas de nom... De quoi avez-vous peur ? Lèche mon ventre de fantôme, c'est mieux, vous devenez sourd, c'est bien, c'est important d'être sourd... Il vaut vouloir...

Soudain on entend du bruit, quelqu'un monte l'escalier. Marianne sans se presser se lève, conduit l'homme jusqu'à un placard, où elle lui fait signe d'entrer. L'homme ne veut pas, mais elle insiste, et finalement, l'homme entre. Elle ferme avec une clef qu'elle porte autour du cou. Besançon déboule dans l'appartement. Marianne a eu le temps de se rasseoir.

BESANÇON. Tu étais avec quelqu'un ?

MARIANNE. Un inconnu. Il est dans le placard, figure-toi. Figure-toi que c'est ainsi que l'on fait au théâtre. Dans la réalité, on s'arrange. Au théâtre, il faut des événements, alors on se fait surprendre. Il doit avoir chaud là-dedans, le pauvre... Il s'y prenait de mieux en mieux. Tu es arrivé trop tôt ou trop tard. Tu aurais dû sonner.

BESANÇON. Te retenir cette fois, y as-tu pensé ?

MARIANNE. Toute la nuit à m'invertir, à me sucer les doigts ! Deux fois réveillée, inquiète... Besançon, je m'inquiétais pour toi.

BESANÇON. Tu t'inquiétais pour ton plaisir.

MARIANNE. Deux fois, mon amour, j'ai fait l'amour aux draps ! Et ce matin ? Rien. Personne : des fumerolles autour de l'oreiller, le jour gras comme de la cire... Je suis descendue dans la rue, en chemise de nuit, j'ai pris le premier venu, un type avec une barbe, j'adore les barbes, ça chatouille, j'adore quand ça chatouille. Les hommes sont tous pareils : quand les femmes s'énervent, ils montent.

BESANÇON. Une scène....

MARIANNE. Non, non ! Je ne te laisserai pas faire de moi la potiche des scènes, devant ces gens qui étaient là avant que tu arrives (*elle toise le public*), ni devant personne, je ne servirai pas d'angle à tes reproches. Je serai ta sorcière. J'éplucherai ta poupée.

BESANÇON. Je t'ai dit de nous rejoindre. J'étais avec les autres : Sang de Dragon, L'Aveugle, Rubens, La Poutre... Au Tambour. Nous étions au comptoir du Tambour. Nous avons dit des vers !

MARIANNE. Pourquoi serai-je venue ? Tu me veux dans tes bras, ton trophée, au milieu des copains, et de ces filles intelligentes qui bombent le torse comme à Samothrace, tu me veux pour ton plaisir moins que pour ta gloire, et je ne suis pas ta gloire. Moi, je suis ton plaisir. Toute cette fumée, toute cette cocaïne, puis ces grands mots comme des lacs, des lacs plats et calmes dont l'eau ne mouille pas (*elle frappe sur la porte du placard où l'inconnu est enfermé*) : hein ! il faut mouiller ! autrement ça fait mal ! des lacs sans flux, sans lames, sans vase, des lacs sans danger, pourquoi, mon amour, me promènerais-je sur les rives d'un lac sans danger ?

BESANÇON. Tu as bu. Tu pleures...

MARIANNE. L'alcool ne me fait plus rien. Je suis une racine. Je bois, je transmets, je fume, je pourris dans ma terre sucrée... Pourquoi suis-je la seule à aimer la Suze ?

BESANÇON. Parce que tu es tordue. J'ai bu moi aussi, je voulais m'abîmer... Qu'est-ce que tu me reproches ?

MARIANNE. Rien.

BESANÇON. Qu'est-ce que tu me reproches ?

MARIANNE. Je ne te reproche rien.

BESANÇON. Alors pourquoi pleures-tu ?

MARIANNE. Je pleure, je bois de la Suze parce que je ne risque plus rien. Tout ici est devenu confortable. Tu étais mon danger Besançon. Ensemble nous devions faire la peau du monde. Bonnie and Clyde... Souviens-toi comme nos corps brûlaient, comme nos poings couraient devant nous après l'amour... Et regarde, regarde comme nous sommes enfantins et pauvres dans nos breloques. Regarde comme nous sommes en sécurité. Regarde autour de nous cet appartement, regarde autour de toi tes copains du Tambour... Tout est sûr. Rien ne tremble. Moi je voudrais trembler.

BESANÇON. Nous tremblerons. Cette nuit j'ai inventé le danger...

MARIANNE. Allons bon.

BESANÇON. Tout est allé si vite. Nous étions au Tambour comme d'habitude, accoudés : Sang de Dragon, L'Aveugle, Rubens, La Poutre... Nous avons dit des vers, j'ai écrit un tract.

MARIANNE. Un tract.

BESANÇON. J'ai déniché sur le papier un projet grandiose...

MARIANNE. Un projet grandiose.

BESANÇON (*sombre*). Tu m'as aimé pour cela...

MARIANNE. J'aimais être ton projet.

BESANÇON. Je veux partir. Boire encore. Tu ne m'écoutes pas.

MARIANNE. Je sais que tu en as besoin... Je suis le filtre, le juge. Sans moi, tes projets sont des fantasmes. Entre mes cuisses, ils deviendront des flèches de fer. Je les transformerai en avenir. Tu as besoin de moi. Je suis la voile. Tu es l'ancre. Je suis la voile même si mon ventre n'a pas gonflé. Tu es l'ancre même si tu ne retiens pas grand-chose. Nous avons besoin l'un de l'autre.

BESANÇON. J'ai envoyé mon tract par la poste à l'Élysée, au Ministère de la Guerre, et à celui de l'économie, car l'économie gouverne le monde. Je l'ai envoyé aussi au ministère de l'Agriculture, et à une centaine de journaux.

MARIANNE. ...mais qu'est-ce qu'il dit ce tract ?

BESANÇON. Il dit que nous ne devons pas enseigner la vérité aux enfants. La vérité est un concept trop diffus, trop dur à saisir, trop imperméable, trop monade, trop religieux, trop métaphysique, trop irrationnel, trop d'opinion... Nous devons leur enseigner la beauté. Ceci est beau, ceci est moche, voilà, rien d'autre, dès l'enfance, ceci est beau, ceci est moche, un point c'est tout. Ne jamais expliquer pourquoi. Ceci est beau parce que c'est beau, ceci est moche parce que ce n'est pas beau. Le faire pour l'architecture, la poésie, la musique, la sculpture, la peinture... Dès l'enfance, avant même que les mêmes sachent parler : ceci est beau, ceci est moche. Et pour les cas ambigus, décréter que c'est moche. C'est moche puisque ce n'est

pas beau absolument. Ainsi la vie changera, il n'y aura plus que de la beauté, et la vérité règnera sans avoir été nommée. Nous serons moins cons. Nous serons moins pauvres.

MARIANNE (*explose d'un rire méchant*). Tu as mis tout cela dans ton tract ?

BESANÇON. Oui, et alors ?

MARIANNE. C'est bébé...

BESANÇON. Détrompe-toi... En fait...

On entend du bruit dehors. Des lances. Des cris.

BESANÇON. Ce bruit...

MARIANNE. Qu'est-ce que c'est !

BESANÇON. Le tract a circulé. Le voilà, Marianne, le danger. Ils veulent une révolution. Ce matin, les journaux l'ont publié. L'Élysée a envoyé la police. C'est un certificat.

MARIANNE. La police tu dis ? Ils l'envoient tout le temps.

BESANÇON. Cette fois, écoute...

MARIANNE. C'est ridicule.

BESANÇON. Ils me cherchent. Ils ont besoin de moi.

MARIANNE. Tu te prends pour un chef de guerre ? C'est ridicule. Ridicule. Enfileras-tu un gilet ?

BESANÇON. Tu es jalouse. Tu voudrais que je rate, et que je me noie dans ton chagrin. Tu voudrais que je te reproche d'avoir des amants.

MARIANNE. Va à ta révolution, puisqu'elle t'appelle... Va à ton tract ridicule... Boutonne ton gilet...

BESANÇON. Tu voulais le danger ? Le voilà le danger. Ces hommes nous appellent. Marianne, c'est ce dont nous rêvions. Nous allons vider les musées des merdes qui les encombrent. Nous allons élever au-dessus de tout Shakespeare et Mozart. Nous aurons des cœurs pauvres, des cœurs de disciples, imagine, un peuple entier ! Apôtres de la beauté !

MARIANNE (*à part* :). Le voilà comme je l'aime. Voilà pourquoi je l'ai aimé. Voilà enfin ce que j'espérais... Et pourtant, je suis lasse, quelque chose a été détruit en moi. Je veux lui faire du mal. Ma jeunesse est perdue. (*à Besançon* :) Va à ton tract, oublie-moi dans mes draps, laisse-moi dans la barbe de mes amants... Va me tromper avec un peuple...

BESANÇON. Viens.

MARIANNE. Je ne viendrai pas.

BESANÇON. Pourquoi ?

MARIANNE. Je ne viendrai pas.

BESANÇON. Tu pleures encore...

On entend la foule qui tambourine à la porte et acclame Besançon.

MARIANNE. Maintenant va !

Il s'en va.

*

MARIANNE. Quelle plaie d'homme. Quelles plaies, les hommes... Je voudrais tant sortir ! Sans lui ! Sans art ! Pourquoi aime-ton ? (*Elle frappe le placard :*) Hein ! Pourquoi ! Je ne sais même plus s'il y a un homme dans ce placard, ni ce que c'est qu'un inconnu...

L'INCONNU. Oui. Il y en a un.

MARIANNE (*comme si elle ne l'avait pas entendu*). Les hommes ne sont pas mieux que des placards... On les ouvre : rien, quelques artifices érotiques... Ils ont le cœur plein de leurs joujoux pourris ! Aucun homme ne survit à son enfance... Un tract. Pouah. Un tract. Les hommes sont des femmelettes... (*Elle frappe le placard :*) Hein ! Femmelette ! Tu respirez encore ?

L'INCONNU. Oui, mais de moins en moins. Faites-moi sortir.

MARIANNE. Qu'est-ce qui t'en empêche ?

L'INCONNU. Vous avez fermé à clef.

MARIANNE. Ah, c'est vrai... La clef... Les femmes sont des génies ! Reste un peu tu veux.

L'INCONNU. Mais...

MARIANNE. Ta gueule ! La barbe ! Vous êtes tous pareils. Même Besançon : ravagé par l'enfance. Sisyphe : il pousse devant lui le ventre de sa mère.

Elle attrape une canne dans un coin de l'appartement, et joue avec, à la manière de Charlot.

MARIANNE. Si vous saviez, cet homme-là, tout ce que je lui ai donné. Si vous saviez de combien d'amour j'ai été capable ! Je me suis rasé les cheveux. J'ai composé une symphonie. Je l'ai suivi partout, il dessinait, on buvait, on baisait comme deux lions mâles.

Le monde était à refaire, et tous les jours, tous les jours c'est ce que nous avons fait.

La canne est une canne-épée. Marianne sort l'épée de son fourreau. Elle fait de l'escrime dans le vide.

MARIANNE. Nous étions mousquetaires. J'étais Cyrano. Je voulais son âme comme Cyrano celle de Roxane. Je dénouais pour lui l'écheveau de ma dignité. J'ai tout sacrifié. Je me battais. Je l'attendais des nuits dans la peur... Il me trompait... Moi aussi, souvent, mais je l'aimais, c'était pour mieux aller vers lui... *(Elle pleure de rage)*. Mon dieu, toute cette cyprine, tout ce sang perdu, tous ces désirs inavouables, inavoués, ces anneaux d'or autour des yeux, ces cercles bleus... Combien de fois nous sommes-nous mariés dans l'amour, unis dans la folie... Nous étions des artistes, libres... À deux nous étions un peuple. Je t'aimais Besançon, je t'aimais tellement ! Il a fallu le temps, il a fallu la vie, l'intendance... Maintenant je ne sais plus rien. Tu me quittes. Mais je veux être en danger. Je crois encore à nos folies. Tout détruire pour tout recommencer !

Tout à coup elle se fend, et transperce avec son épée la porte du placard. On entend un cri et le bruit d'un corps qui tombe. Le sang coule sous la porte du placard.

MARIANNE *(tombe à genoux)*. Tout détruire pour tout recommencer ! Je t'aime Besançon ! Je t'aimais !

Elle jette l'épée. Elle voit le sang. Elle met ses mains dedans. Elle s'en couvre les joues.

MARIANNE. Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait !

*

Besançon rentre dans l'appartement. Cette fois il a des vêtements déchirés, un foulard anti lacrymogène autour du cou, et sur la tête un masque de snowboard.

BESANÇON. Marianne, il faut partir. La police a été renforcée, le tract interdit, on me recherche, ils te prendront toi aussi. Nous devons fuir. Il faudra quitter le pays.

MARIANNE. Besançon, j'ai... j'ai...

BESANÇON. Prépare tes affaires, en fait non, ne prépare rien, nous n'avons besoin de rien. Lève-toi. Partons. Nous vivrons d'art. Nous préparerons le monde. Nous l'enfanterons. Je suis vivant Marianne. Tout est encore possible.

MARIANNE. Besançon...

BESANÇON. Que t'arrive-t-il ? Seigneur, ce sang...

MARIANNE. Quelque chose d'horrible.

BESANÇON. Tu es blessée ?

MARIANNE. Il m'est arrivé quelque chose d'horrible.

BESANÇON. Où est la clef ?

Marianne lui donne la clef. Besançon ouvre. L'étranger tombe. Besançon prend son pouls.

BESANÇON. Mort...

Marianne hurle.

BESANÇON. Nous devons effacer les preuves...

MARIANNE. Je l'ai tué. Je l'ai tué à cause de toi. Si tu n'étais pas parti...

BESANÇON. Tu as pris un inconnu dans la rue et tu l'as tué. Je n'ai rien à voir là-dedans. Maintenant il faut supprimer le corps...

MARIANNE. Je ne te pardonnerai jamais.

Marianne se jette sur la Suze. Besançon lui arrache la bouteille. Elle brandit vers lui la canne épée.

MARIANNE. Rends-la moi !

BESANÇON. Que vas-tu faire : me tuer moi aussi ? Nous allons le jeter dans une poubelle. Il est presque sept heures. Le camion passera. Le corps sera détruit. L'étranger porté disparu. Personne, jamais, ne le retrouvera. Allez, allez aide-moi...

Marianne ne l'aide pas.

BESANÇON. Tant pis, je vais me débrouiller... Je serai ton complice...

Besançon sort en traînant le corps.

MARIANNE. Que fait-on par amour ? Jusqu'où l'amour va ? Jusqu'où l'amour peut retenir un cœur comme le mien ? Que suis-je devenue par amour ? L'amour, ce troupeau de morts-vivants qui vous ravagent le cœur... L'amour qui vous empêche. L'amour qui fait craquer dans vous les barricades. Voilà jusqu'où j'ai obéi... Qui saura combien j'ai aimé cet homme-là ? Qui saura ce qu'ont attaché dans mon cœur les baisers de cet homme-là ?

Besançon revient.

BESANÇON. Le camion des éboueurs est passé. Ils n'ont rien remarqué. Machinaux, matinaux, fossoyeurs sans le savoir...

Marianne, tu as tué un homme. Tu as fait de moi ton complice. Son sang, maintenant, est sur mes mains. Sa mémoire me sera complée. Je pars sans toi, en exil, je fuis la police, je fuis ton épée... (*Il remet l'épée dans son fourreau et la rend à Marianne.*) Tu as tout détruit. Tu voulais tout détruire.

Besançon nettoie le sang sur le sol, et sur les joues de Marianne.

MARIANNE. Je t'en supplie, ne m'abandonne pas.

BESANÇON. Un jour, nous nous retrouverons, mais pour l'instant je pars sans toi, sur l'île de Guernesey, où vont les exilés. Je fuis la police. Je fuis ton épée...

MARIANNE. Sans moi, tu ne seras plus rien.

BESANÇON. Avec toi, je serai un monstre.

On entend la police réclamer le chef des émeutes. Puis une voix prétendre qu'il habite là.

MARIANNE. Ne pars pas.

BESANÇON. Marianne, je te sauve la vie.

Besançon s'en va. Marianne se recroqueville. Elle sanglote. Un policier entre, la voit, et regarde autour d'elle. Le rideau tombe. Un homme sort du public : Hémery.

*

HÉMERY. Voilà, voilà... J'ai assisté à tout moi aussi. J'étais une ombre, celui qui voit, celui qui entend mais que personne ne voit ni n'entend. Un inconnu... Comme celui qui est mort dans le placard... J'étais dans l'oubli, dans l'avenir, dans la poix chaude du strapontin, comme vous... Dans un placard : comme lui... Ma vie, comme la vôtre, et comme la sienne, n'avait aucun intérêt. Aujourd'hui, nous

venons de lui en trouver un. À la vôtre, à votre vie, à la mienne (la sienne ce sera plus compliqué). Mes amis, nous serons témoins. Nous sommes devant un choix, comme sont tous les témoins. Poursuivre ou laisser passer, nous battre ou laisser faire. Marianne nous a tués en le tuant. Besançon nous a supprimé en le supprimant. Les acteurs, décidément, sont des salauds. Il est temps de récupérer le pouvoir. L'inconnu du placard est mort, quant à vous vous êtes plus ou moins inexistants (ceux qui toussent un peu moins), alors que je suis capable, moi, d'aller sur scène. (*Il monte sur scène*). Vous resterez dans l'ombre, impuissants, pendant que je poursuivrai cette femme criminelle. Je serai celui qui suis, je la suivrai, je suis son remords, son remords la suivra. Je lui demanderai des comptes. Je la jugerai en dernière instance. Enfin, je serai le coup de théâtre. Je vengerai notre race. Vous me remercirez d'exister. A la fin, vous vous applaudirez vous même. L'inconnu du placard aura été vengé, et avec lui tous les martyrs tués par le théâtre depuis des millénaires. Je nous vengerai frères et sœurs, et nous emporterons ce monde dans le calice de notre banalité.

Hémery fait le geste.

Rideau

Troisième tableau

Arrivée à Saint-Pierre-Port

Hémery s'assoit au premier rang le temps du changement de décor. Puis il fait un geste, le rideau se lève. Sur le port, gréements, bruits d'eau, caisses en bois, bites d'amarrage, rambarde. Besançon s'entraîne. Hémery le dirige.

BESANÇON (*anxieux*). Si ton tonton tond ton tonton, ton tonton sera tondu. La pie niche haut, l'oie niche bas. L'hibou niche ni haut ni bas. Les chaussettes sèches... Non, les chaussettes sèches de l'archiduchesse sont-elles sèches, sèches, sèches. Marianne, Marianne te voilà...

HÉMERY (*comme un professeur de théâtre :*) Trop autonome, trop direct, trop bon ami.

BESANÇON. Bonjour...

HÉMERY. Trop banal, trop thé ou café, trop monsieur madame, vingt ans, voilà, le temps est passé.

BESANÇON. Marianne, Marianne, tu es Marianne, tu as été Marianne...

HÉMERY. Trop roméo roméo, trop *Partage de midi*, « Je suis Mesa, Mesa ».

BESANÇON. Salut !

HÉMERY. Trop camarade. Trop mec. Elle va croire que tu as changé de camp.

BESANÇON. Tu m'as manqué...

HÉMERY. Trop ponpon.

BESANÇON. Je te cherchais...

HÉMERY. Trop recherché.

BESANÇON. Je t'attendais...

HÉMERY. Trop attendu.

BESANÇON. Je t'ai tant attendu que je me suis transformé en île.
Pas mal... Non ?

HÉMERY. Non, non... ça ne va pas. Trop billard à trois bandes. Tu n'as aucune chance ! Tu es mauvais !

Un camelot, un paquet de tracts sous le bras, surgit au fond du plateau. Il cherche quelqu'un. Apparemment, il y a urgence. Quand il voit Besançon, il se précipite .

CAMELOT. Monsieur...

Besançon l'ignore.

BESANÇON. Enfin !...

HÉMERY. Trop mou. Trop « Enfin ».

BESANÇON. Ah...

HÉMERY. Trop voyelle.

BESANÇON. Brrrrr...

HÉMERY. Pas assez.

BESANÇON. Je savais que tu viendrais.

HÉMERY. Trop devin, trop « je porte des chaussettes au lit ».

CAMELOT (*à Besançon :*). Monsieur...

BESANÇON. Non, non...

CAMELOT. Vous êtes Besançon...

BESANÇON. Vous n'êtes pas Marianne.

HÉMERY (*après avoir vérifié*). Ce n'est pas Marianne...

Besançon se tourne vers la mer. Hémerý disparaît.

CAMELOT. Monsieur, il y a urgence...

BESANÇON. Le bateau n'est pas là.

CAMELOT. Monsieur, je vous en supplie...

Besançon voit les tracts, fait un pas en arrière.

BESANÇON. Ces tracts... J'ai rendez-vous. Éloignez-vous, éloignez ces tracts de moi.

CAMELOT. Monsieur, c'est votre fils, Ézéchiél : il est en danger, on m'a envoyé vous prévenir...

BESANÇON. Mon fils est un artiste, son danger est dans la matière. Où avez-vous trouvé ce tract ?

Il attrape un tract.

BESANÇON. Ce maudit tract...

CAMELOT. Votre fils est en danger...

BESANÇON. Toute ma vie ce tract va m'ennuyer !

CAMELOT. Votre fils croit en ce tract. Le tremblement des choses...

BESANÇON. Quel tremblement !

CAMELOT. La Beauté sauvera le monde. Votre fils y croit. Nous y croyons.

BESANÇON. Attendez un peu de vieillir.

CAMELOT. Vous ne comprenez pas : il s'est passé quelque chose...

BESANÇON. Ah mais si je comprends. Ce tract ou un autre, la France ou Guernesey, le continent ou l'île, tout le monde maintenant a son tract ! Chacun son idée ! Et chacun un fasciste contre qui lutter !

CAMELOT. Monsieur, votre fils Ézéchiél s'est mêlé au mouvement, il est en première ligne. Ils ont attaqué une exposition, le Roi a dépêché l'armée...

BESANÇON. Ézéchiél est un artiste. Il ne s'intéresse pas à ces pantalonnades.

CAMELOT. Il y est pourtant, sur les barricades de Candie Garden. On m'a envoyé vous prévenir. Des vieux messieurs disaient que cela ne vous plairait pas, mais alors pas du tout... Ils prétendaient que vous aviez écrit ce tract...

BESANÇON. Y avait-il une femme avec lui ? En ce moment, il sculpte toujours le visage de la même femme.

CAMELOT. Il y avait Nausicaa. Elle mène le mouvement. Avez-vous écrit ce tract ?

BESANÇON. Alors il y est, c'est pour elle. Le benêt ! Je dois y aller. Mais, Marianne... Après tout ce temps, elle ne comprendra pas...

CAMELOT. Monsieur, je peux attendre votre dame. Si vous avez écrit ce tract, je ferai tout ce que vous voulez.

BESANÇON. Allons, n'exagérez pas. (*à part :*) Ézéchiël, qu'avez-tu besoin de te fourrer dans cette histoire... La police est sur les dents, le roi veut des exemples, tu es l'exemple parfait... Jamais les artistes ne devraient se mêler aux choses du monde ! Ils doivent les concurrencer.

CAMELOT(*à part :*). J'ai du mal à croire que cet homme a écrit ce tract. Il a l'air tellement... sécuritaire. Mais enfin, si le destin l'a touché du doigt... (*à Besançon :*) Monsieur, j'attendrai votre dame...

BESANÇON. Cette femme, vous ne comprenez pas ce qui nous unit, personne ne comprend. Moi-même, autrefois, dans l'ombre, à travers les masques...

CAMELOT. Monsieur, votre fils...

BESANÇON. Mon fils... Vous avez raison. Une fois, il a essayé de se battre à l'école maternelle. Quand je l'ai récupéré, il avait la tête toute ronde et bleue... Que voulez-vous : les artistes... Attendez-la... Diteslui de me rejoindre à l'atelier... (*Il prend un tract et écrit dessus*). Voici l'adresse. Donnez-la lui. Expliquez tout...

CAMELOT. Comment est-ce que je la reconnâtrai ?

BESANÇON. Elle est toujours en colère. Elle est désespérée. Et joyeuse avec ça. Elle n'en a jamais rien à foutre. Elle jure. Elle est une montagne de feu, mais quand elle sourit c'est la glace, et sur la glace le scintillement du soleil. Elle marche, elle marche vite et toujours droit, elle a toujours l'air de savoir, elle sait, elle a un corps, elle a des désirs, elle griffe, elle mouline, comme ça, elle fait des gestes (*Il lui montre, le camelot reproduit...*), voilà... Parfait. Continuez... Elle vous reconnaîtra.

Besançon s'en va. Le camelot reste seul sur le port. Il fait les gestes. On entend la sirène du ferry. Puis une annonce :

LE FERRY. Arrivée à Saint-Pierre-Port. Descente à droite. Attention à la marche. Revenez-nous voir. Les ferry « Condor » vous font voyager partout, à plein confort et moitié prix. Découvrez la Grèce, l'Irlande, la Corse et l'Italie. Bénéficiez de réduction sur les réservations d'hôtels. Voir condition et tarifs sur notre site web www.condorferrys.com.

CAMELOT (*continuant de faire les gestes*). On fait ça maintenant au théâtre : on introduit des publicités dans les répliques. Avec les subventions et le prix des tickets, ça peut faire une somme honnête. Les comédiens ensuite ont de quoi se payer un séjour. S'ils ont de la chance, ils fornicuent. Ah, quand tout ceci sera fini... Ah, la fornication...

*

MARIANNE. Tout ce sel dans l'air. Toute cette lumière. Tout ce feu qui pousse ici comme une plante. Toutes ces falaises. Toutes ces tavernes de pirates. Et ce château là-bas, et ces îles tout là-bas, qu'est-ce que c'est ! Une parabole ? Les îles, c'est de la merde. Le monde, le monde mondialisé, n'a pas besoin des îles. Au magasin des accessoires, tant pis... À la corbeille les islandais, ramez, faites des stages... Ça ne m'étonne pas que tu sois venu l'enterrer dans la flotte, vieux renard...

CAMELOT (*fait les gestes devant elle*). Madame, vous râlez...

MARIANNE. Quelle est cette petite chose ?

CAMELOT. Madame...

Le camelot amplifie les gestes.

MARIANNE. Que veut-il ? Pourquoi fait-il ces gestes idiots ?

CAMELOT. Madame, vous cherchez un homme ?

MARIANNE. Un homme oui, plus large, plus grand, plus homme que vous petite chose...

CAMELOT. Je suis révolutionnaire.

MARIANNE. Ici aussi il y en a !

CAMELOT. L'homme que vous attendez a dû partir avant l'arrivée du ferry. Il en est désolé.

MARIANNE. Et il vous a envoyé m'avertir. Je repars...

LE FERRY. Les ferrys « Condors » sont au regret de vous annoncer que pour des raisons indépendantes de notre volonté, peut-être le vent, peut-être une grève, il n'y aura pas de ferry avant après-demain.

MARIANNE. Voilà...

CAMELOT. Attendez...

MARIANNE. Quoi ?

Le camelot fait un geste vers le ciel. Quelque chose ne va pas.

LE FERRY. Les ferrys « Condor » (*quand la voix reprend le Camelot se réjouit*) vous font voyager partout, à plein confort et moitié prix. Découvrez la Grèce, l'Irlande, la Corse et l'Italie. Bénéficiez de réduction sur les réservations d'hôtels. Voir condition et tarifs sur notre site web www.condorferrys.com.

CAMELOT. C'est pour les comédiens, le metteur en scène, la régie : un peu de pognon...

MARIANNE. Que vous a-t-il dit ? Ne pouvait-il venir lui-même, après vingt ans ?

CAMELOT. C'est à cause de son fils.

MARIANNE. Son fils ?

CAMELOT. Son fils...

MARIANNE. Il a un fils ?

CAMELOT. Ézéchiél, un révolutionnaire...

MARIANNE. Lui aussi ! (*à part* :) Un fils, un fils... Tu as un fils... Ma Besace, mon vieux sac d'amour... Mon poète mort-vivant, mon alcoolique chéri... Un fils, toi, un enfant qui n'est pas de moi... (*au Camelot* :) Quel âge a ce fils ?

CAMELOT. Dix-neuf ans.

MARIANNE. Je m'en vais...

LE FERRY. Les ferrys « Condor »...

MARIANNE. Ça va, ça va ! J'ai compris !

La voix des ferrys se tait. Le camelot s'approche de Marianne et lui met la main sur l'épaule.

MARIANNE. Si tu ne retires pas ta main tout de suite, petite chose, je te mords jusqu'au sang, je t'encule, est-ce que tu as compris ?

Le camelot enlève la main.

MARIANNE. Moi aussi je sais être révolutionnaire. La mère, dismoi...

CAMELOT. Personne ne sait, une rumeur...

MARIANNE. Une rumeur lui a donné un fils !

CAMELOT. Une rumeur dit que Besançon, que nous appelons ici Le Consul, L'Artiste, le Poète, ou bien Le Sculpteur, L'Apôtre... et qu'à vrai dire j'ai rencontré en chair et en os pour la première fois aujourd'hui... Une rumeur dit que Besançon tient ce fils de l'esprit des forêts Chilanagig. Ainsi est né Ézéchiél. Vous le rencontrerez sans doute à l'atelier...

MARIANNE. Quel atelier ?

CAMELOT. Le Consul m'a donné l'adresse. Il vous retrouvera là-bas.

Le camelot donne le tract.

MARIANNE. Ce tract, mon dieu...

CAMELOT. C'est le sang de la révolution. (*Il récite machinalement son catéchisme révolutionnaire :*) Nous ne voulons plus de la rationalité, des tableurs, des bonnes décisions, de l'efficacité, nous ne voulons plus de ce qui tombe juste, nous ne voulons plus de dénominateur commun, ou de moindre mal. Quand quelque chose est beau de l'avis de tous, on garde. Sinon, on jette. Et si c'est beau de l'avis de presque tous, on jette. Et si c'est beau, si c'est vraiment beau, ça deviendra vrai, et la vérité nous choisira, parce que nous aurons choisi la beauté.

MARIANNE. La beauté... Et tu es habillé comme ça ?

CAMELOT (*même voix machinale*). Bientôt je porterai de la soie, du satin, je serai couronné de lys d'or. (*Il change de voix*). Pour l'instant il faut se battre. Alors je porte ça.

MARIANNE. Déjà des concessions. Tu ferais mieux de te battre à poils.

CAMELOT. J'y ai pensé, mais par rapport à l'âge limite de la pièce c'était une mauvaise idée... Vous savez à notre époque, la morale... Il fallait ouvrir aux scolaires... Pour l'argent, le pognon, les séjours... Ah, les séjours... Ah, la fornication...

MARIANNE. Et Besançon est votre chef ?

CAMELOT. Pas du tout. C'est pour cela qu'il est allé chercher son fils. Pour lui tirer les oreilles.

MARIANNE. Allons voir cet atelier.

Le capitaine fait son apparition.

LE CAPITAINE. Madame, puis-je vous accompagner ?

MARIANNE. Capitaine, encore vous... Décidément, vous êtes gentil. Vous souffrirez.

LE CAPITAINE. Je ne comprends pas la réponse.

MARIANNE. La réponse est non. J'ai déjà avec moi cette petite chose.

Le Camelot et Marianne sortent. Hémery fait son apparition au fond de la scène.

*

LE CAPITAINE. Les femmes ne veulent plus de marins. Même sur les îles, les marins n'ont pas la côte. Madame, cela vous fait rire ? Même l'humour ne marche plus, femme qui rit n'est ni à moitié ni dans ton lit. Toujours pas, madame ? J'ai tout perdu. J'appartiens aux vagues. Je suis l'amant de la fumée. Toujours sur les mers, il y aura quelqu'un comme moi, séduisant comme moi, qui sait diriger, qui sait combattre, avec une âme de prêtre et un cerveau de physicien, un homme, hélas, dont les femmes ne voudront pas. Elles nous

préfèrent les poètes. Elles préfèrent ceux qui tremblent. Elles veulent être inquiétées. Puis se plaignent... Elles aiment s'être trompées.

HÉMERY. Si vous me permettez...

LE CAPITAINE. Encore lui, son odeur de hyène...

HÉMERY. J'étais comme vous auparavant, je n'étais personne, dans la poix chaude d'un strapontin. On ne faisait pas attention à moi.

LE CAPITAINE. Et maintenant ?

HÉMERY. Je suis celui qui suis. Vous devriez en faire autant. Ou bien vous mourrez. Plutôt que d'aller et de venir, suivez !

LE CAPITAINE. N'ai-je que ça à faire, écouter vos salades ? Tu crois que j'ai que ça à faire !

HÉMERY. Je voulais vous aider, être gentil... Je ne suis pas un mauvais bougre vous savez. Je fais mon petit bonhomme de chemin.

LE CAPITAINE. Je dois appareiller. J'étais censé repartir avec quatre cents passagers, mais demain le Roi sera là. Une visite secrète. Ils veulent que je fasse un détour. Quatre cent passagers furieux, tu sais ce que c'est toi ?

HÉMERY. Qu'avez-vous dit ?

LE CAPITAINE (*regrette d'avoir parlé*). Je n'ai rien dit.

HÉMERY. Le Roi, à Guernesey ?

LE CAPITAINE. Je suis acteur. J'ai inventé.

HÉMERY. Le Roi vient à Guernesey...

LE CAPITAINE (*à part* :). Mon Dieu, son regard de hyène.

HÉMERY. J'ai trouvé de quoi fournir le dénouement. Il suffira d'allumer la mèche, comme toujours. Boum, l'histoire avancera, tout recommencera, le ciel se déchirera, les eaux s'ouvriront. Le Roi à Guernesey ! Quand les révolutionnaires l'apprendront !

LE CAPITAINE. Sale hyène, viens ici, que je t'éventre...

Le capitaine lui court après. Hémercy fait le geste.

Rideau.

Quatrième tableau

La ferme Duvaux

Une ferme. Un jardin. Des fleurs blanches. Au centre : un menhir.

NAUSICAA. Ton père a tout fait foirer. Son discours, son petit discours...

ÉZÉCHIEL. Tu critiques, écoute-moi plutôt. Toi et ta violence. Toi et ta hargne...

NAUSICAA. C'était simple. La foule était électrisée.

ÉZÉCHIEL. Mon père a écrit ce tract. C'était son rêve. Toute sa vie il s'est battu. Tu ne peux pas le juger. Il a sacrifié son art pour ce tract. Il s'est arrêté d'écrire. Il ne sculptait plus. Il a voulu changer le monde. Tout cela pour ce rêve, sa vieille épée...

NAUSICAA. Et alors ? Il a trahi. Cette épée je l'ai sortie de son fourreau, aiguisée, brandie devant le monde... Lui n'en voulait plus. Il n'avait pas le droit. Heureusement, cela ne va pas durer. J'entends déjà la foule qui s'énervé, les âmes sabre au clair. Rien ne pourra les calmer longtemps. L'épée a appris à marcher. Elle n'a plus besoin de personne. L'aller-retour dans le fourreau l'a excitée !

On entend des clameurs. On aperçoit des torches.

ÉZÉCHIEL. Mon père n'a rien trahi, ni personne. Les artistes ne trahissent jamais. Sais-tu ce qu'il a sacrifié ? Pour ce tract, il a arrêté de sculpter... Sais-tu ce que cela signifie, pour un artiste, s'arrêter de produire ! Peux-tu seulement l'imaginer ?

NAUSICAA. Tu as trahi toi aussi, à ta façon, l'oblique.

ÉZÉCHIEL. Besançon ne croit pas que des loups vaincront contre des chiens. Il croit que le monde sera sauvé si nous ôtons nos peaux de loups ainsi que nos colliers de chiens. Quant à moi...

Un révolutionnaire arrive.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Nausicaa, je vous cherchais.

Il tend un tract à Nausicaa.

ÉZÉCHIEL. Moi je n'ai pas trahi...

NAUSICAA. Eh bien ! Qu'est-ce que c'est ?

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Les tracts : d'autres les réimpriment... Ceux-là ne sont pas les nôtres. Il y en a dans Guernesey, toute l'île, et à Jersey, surtout il y en a maintenant sur la côte, le Cotentin, la Bretagne, et en Angleterre, le Sussex, Portsmouth, en français, en anglais, en espagnol, en celtique... Il y en a partout. Une révolution est en cours, cette fois c'est la vérité ! En France, le Président a armé la police. Le Roi est sur les dents. Il se cache. Il prépare sa revanche, on dit, mais moi je dis qu'il a peur. Personne ne sait où il se trouve...

NAUSICAA. La Roi tu dis ! Le Roi a peur ! Ézéchiël, tu entends ? L'épée a appris à marcher !

ÉZÉCHIEL. Mon père...

NAUSICAA. Arrête avec ton père. Tu es un artiste. Tue-le comme doivent faire les artistes.

ÉZÉCHIEL. Et si nous arrivions à l'inverse de ce que nous voulons ? Et si ces tracts n'étaient qu'un prétexte pour remplacer l'ordre par l'ordre, le feu par le feu, le contrôle par davantage de contrôle ? Je doute...

NAUSICAA. Tu doutes ! C'est la meilleure ! (*au révolutionnaire :*)
Combien sont-ils dans le baillage ?

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Dix mille hommes.

NAUSICAA. Dix mille ! Dix mille hommes qui marchent sur Saint-Pierre-Port. Et qui marcheront demain sur Londres et Paris. Ézéchiél, tu doutes encore ?

ÉZÉCHIEL. En quoi croient-ils ces dix mille hommes ?

NAUSICAA. Ils croient que nous devons remplacer la rationalité par la Beauté. Ils ont lu le tract.

ÉZÉCHIEL. Ils croient aux coups qu'ils donnent. Ils croient les pavés qu'ils arrachent...

NAUSICAA. Ils veulent être en vie.

ÉZÉCHIEL. Ils croient leur colère.

NAUSICAA. Qu'en sais-tu ?

ÉZÉCHIEL. Et toi !

NAUSICAA. Tu es un lâche.

ÉZÉCHIEL. Je suis un lâche.

NAUSICAA. Tu veux la solitude. Tu veux te taire. Que rien ne change, ou bien tout, peu importe, loin, être une île. Je veux la révolution. Je veux un monde renouvelé.

ÉZÉCHIEL. Tu veux ce que tous ils veulent : frapper.

NAUSICAA. Ton art c'est ton excuse... Tu têtes à la mamelle de ton père. C'est une excuse pour ne pas voir le monde : l'atmosphère

brûle, la dictature est partout, partout l'individu a été réduit. La technologie nous a arraisonnés. Nos frères humains se sont crevés les yeux et les tympans, et marchent, somnambules, à l'usine, qu'ils appellent entreprise, startup, agence ou je ne sais, mais c'est l'usine, toujours elle, l'usine qui crache sa fumée dans les poumons de l'univers. Tout est défait Ézéchiél. Rien n'est plus accompli.

Ézéchiél essaye de tendre la main à Nausicaa.

ÉZECHIEL. Comment peux-tu être aussi dure ?

NAUSICAA. N'approche pas.

ÉZECHIEL. Tu es une femme. Tu es forte.

NAUSICAA. Je suis l'orifice au milieu des flammes.

ÉZECHIEL. Ce monde a besoin de douceur.

NAUSICAA. Ce monde a besoin de sentir... Nous devons détruire les téléphones. La révolution commencera par là. Leur arracher ces chers petits joujoux qu'ils n'éteignent même plus quand ils sont au théâtre, et les brûler sur le port.

ÉZECHIEL. Forcément la violence. Le fouet pour libérer l'esclave...

NAUSICAA. Sans violence, ils n'écouteront pas. Sans elle, l'argent triomphe. Il faut faire peur à l'argent... Il faut des claquements de fouet.

ÉZECHIEL. Essaieras-tu de leur expliquer ?

Nausicaa ne répond pas.

ÉZECHIEL. Tu veux ce qu'ils veulent...

NAUSICAA. Oui : frapper. Seras-tu avec moi ?

ÉZECHIEL. Je n'obéirai pas.

NAUSICAA. Seras-tu contre moi ?

ÉZECHIEL. Je serai dans la Vérité, coûte que coûte, même si personne au monde n'a plus envie de te suivre que moi.

NAUSICAA. Tu tergiverses. Monsieur est saint. Tu es lâche, Ézéchiél...

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Il faut venir. Il faut réimprimer des tracts. Nausicaa, c'est la bagarre !

NAUSICAA. Je viens. Adieu, Ézéchiél, tant pis... *(Elle marque une pause. Apparemment, il y a quelque chose qu'elle ne dit pas)*. Jolie frimousse... Bientôt j'accrocherai une de tes statues sur le toit du village. Ce sera un monde renouvelé. Ce sera l'aurore aux doigts de roses.

Nausicaa et le révolutionnaire s'en vont.

*

ÉZÉCHIEL. Comment lui expliquer ? Pourquoi ne pas lui dire tout simplement ? Hélas, cela ne suffirait pas. Cela ne suffit jamais. Son cœur est blanc et dur. Elle veut se battre. Elle veut frapper. Pousser les colonnes autour d'elle comme des dominos. Mon père prétend qu'il s'est trompé en écrivant ce tract. Ce tract pour lequel il a abandonné la sculpture, l'art, la poésie. Pour lequel il a immolé son existence. Mon père n'y croit plus. Son sacrifice est vain. La seule clef possible est pour un autre monde... Mais qui comprend ce que cela veut dire ? La première fois que j'ai vue cette femme, sur le quai à Saint-Malo, elle portait une veste en faux mouton. Tout de suite : le cœur renversé, le ventre pardessus la tête, la lune gommeuse dans la bouche, un goût d'algues grillées... Et tout de suite cette question qui tambourine : « Où étais-tu ? » Je l'ai cherchée partout Nausicaa,

j'ai marché pendant des heures, à travers l'ombre, à travers le matin, à travers des pays. Je t'ai cherchée partout... Où étais-tu ? Je ferai tout pour elle, mais je ne trahirai pas la Beauté. Il ne nous reste que ça, à nous les êtres humains, à elle comme à moi, à vous frères et sœurs... Il faut chercher dans le cosmos ce qui est concordant, parallèle, les affinités électives. Aimer, ce sera ne pas trahir... Qui peut comprendre ça ? Au travail. Sculpter... Je dois dénouer le sac. Un artiste cela travaille. Au travail...

Ézéchiël sort.

*

Nausicaa revient.

NAUSICAA. Ézéchiël ! Où es-tu ? Si tu es là réponds moi... J'ai vu... Je me suis trompé... Ils sont fous... Ils se battent comme des idiots... Ils cassent tout, c'est ce qu'ils veulent, frapper et c'est tout, frapper pour rien, l'insurrection... J'ai essayé de leur parler, le tract ils ne l'ont même pas lu. C'est un blason pour eux, écrit dans une langue qu'ils ne comprennent pas, un blason interchangeable. Ils le brandissent comme ça ! Celui-là ou un autre, tant qu'ils brandissent ! Ils veulent tout détruire pour tout recommencer pareil. Ézéchiël ? Où es-tu ? (*à part :*) À présent, je sens un manque en moi... Ézéchiël ?... Une absence, un appel d'air... Je sens cela en moi maintenant... Sans ce manque, le monde est vide. Sans ce manque, l'âme est vide. Sans ce manque, le bois c'est du fer, la peau c'est du fer, l'herbe, les grandes forêts, les rires d'enfants, les mains, les plaisirs du jour, le cœur des fruits, tout cela c'est du fer, seulement du fer... Sans ce manque, rien ne sera jamais rempli. C'est ce manque auquel il faut donner sa vie. Ézéchiël, montre-toi, je veux te voir... Serait-ce possible ? J'ai besoin que tu sois là... Je veux te dire tout ça...

Hémery entre en scène.

HÉMERY. Vous cherchez quelqu'un mademoiselle ?

NAUSICAA. Que fais-tu là ? (*à part :*) Il pue la hyène...

HÉMERY. Je cherche celle qui a imprimé les tracts. Le chef...

NAUSICAA. C'est moi.

HÉMERY. C'est vous.

NAUSICAA. Ces tracts ne disent rien. C'était une erreur.

HÉMERY. Peut-être pas.

NAUSICAA. Tu pues la hyène.

HÉMERY. Ça va, ça va... Je suis venu vous porter un message.

NAUSICAA. Eh bien, parle.

HÉMERY. D'abord je dois savoir : ce qu'il y a d'écrit dans ces tracts, y croyez-vous ?

NAUSICAA. Le tremblement des choses ? J'y ai cru. Je ne sais pas, je ne sais plus. (*à part :*) Ce manque en moi, cet organe nouveau, ouvert, tout plein d'absence et tout mouillé de soleil, tout de douleur... (*à Hémary :*) Va t'en.

HÉMERY. Si je m'en vais, vous ne saurez pas que le Roi viendra demain. Il n'y aura pas de dénouement... Il faut l'architecture. Et que la pièce avance... Le rouage, le grain de sel...

NAUSICAA. Le Roi tu dis ?

HÉMERY. Demain, au baillage de Guernesey, venu faire taire la révolution qui a pris ici comme un feu aux mailles d'un filet. Aller à la source : écraser l'allumette. Les rois savent faire.

NAUSICAA. Le Roi à Guernesey !

HÉMERY. Il descendra par ici, il passera par là...

NAUSICAA. L'occasion est inespérée. Nous allons le capturer. Nous demanderons des comptes.

HÉMERY. Je pensais que vous n'y croyiez plus.

NAUSICAA. Presque plus, c'est vrai... Ce manque... Où est-il ce manque maintenant ? Le Roi vient. C'est un signe. C'était peut-être ça le manque, ou bien ce n'était rien, un jeu de l'oiseau intérieur. Mais maintenant ce qui restait de braise en moi, comme après un feu de veillée, a repris. Vite, les femmes, les hommes, les fourches, les harnais. Nous allons essayer. Nous réessaierons. Nous transformerons le monde en œuvre d'art. Il faut frapper !

Hémery fait le geste.

Rideau

Cinquième tableau

L'atelier

Un atelier rempli de statues, de livres, d'œuvres en cours. Besançon arrive. Marianne est assise dans un coin.

MARIANNE. Te voilà enfin. Je commençais à devenir une de ces statues magnifiques et inachevées qui pourrissent ici.

BESANÇON. Marianne, je suis désolé. J'étais sur le quai, je voulais t'accueillir, je t'attendais, j'avais répété des phrases.

MARIANNE. Tu avais répété des phrases.

BESANÇON. Tu m'as manqué. Je t'ai tant attendue que je me suis transformé en île.

MARIANNE. Tu es ridicule.

BESANÇON. Pourtant, tu es venue.

MARIANNE. Oui, et pourtant tu es ridicule. Tu as sculpté tout ça ? C'est tellement toi ces statues, et en même temps ce n'est pas toi. C'est plus large, plus profond. C'est trois fois toi. C'est toi dans l'éternité. *(Elle change de ton.)* Tu as un fils... Cela aussi c'est toi dans l'éternité...

BESANÇON. On te l'a dit.

MARIANNE. On me l'a dit, on m'a donné ton tract.

BESANÇON. Cette saloperie de tract.

MARIANNE. De qui est-il ce fils ?

BESANÇON. Je l'ai fait tout seul. Trouvé dans la forêt. Ces statues sont les siennes.

MARIANNE. Tu l'as sculpté, Geppetto ?

BESANÇON. L'esprit de l'eau, de la lumière et du vent a voulu que je sois son père...

MARIANNE. Tu es toujours aussi taré.

Elle montre du doigt dans un coin une bouteille de Suze.

MARIANNE. Et tu bois de la Suze ?

BESANÇON. Je l'ai achetée pour toi.

MARIANNE. Il l'a achetée pour moi.

BESANÇON. Tu m'en veux, je n'étais pas là sur le quai, je ne t'ai pas prise dans mes bras.

MARIANNE. Tu m'as abandonnée à Paris.

BESANÇON. Nous étions des ennemis. Nous nous haïssions. Tu as tué cet homme. J'ai été ton complice.

MARIANNE. Par amour pour toi.

BESANÇON. Tu l'as tué par haine de toi-même.

MARIANNE. Je suis venu te voir une dernière fois, avant de me livrer à la police.

BESANÇON. C'est ça...

MARIANNE. Cette fois c'est vrai...

BESANÇON. Marianne, pourquoi ?

MARIANNE. Le remords Besançon, cette créature qui s'est installée sur ma poitrine, avec sa panoplie d'aiguilles, avec ses chants glacés, avec son sirop, son sirop collant comme la salive des pires insectes. Il faut qu'on m'arrache ce remords, tant pis si la poitrine part avec, tant pis si j'en meurs... Je ne peux plus vivre avec ce remords qui me suit tout le temps. *(Elle montre le public du doigt :)* C'est un de ceux-là, il est comme eux, personne, un comme tout le monde, tiré de la poix chaude du strapontin, il sait tout, il est celui qui suit : il me suit Besançon, et me suivra avec sa panoplie d'aiguilles et son sirop gluant tant que je n'aurai pas avoué mon crime.

Elle pleure. Il s'approche pour la consoler, mais elle le repousse.

MARIANNE. Pourquoi es-tu parti ?

BESANÇON. Je suis venu courir après un rêve dont tu ne voulais pas. Tu me haïssais, souviens toi. L'amour était devenu de la haine à force d'être frotté par les reproches, la rancœur, les habitudes bêtes...

MARIANNE. Tu es venu courir après un rêve. Apparemment ça t'a réussi... Mais ces statues... Ton fils...

BESANÇON. J'ai vécu d'autres rêves.

MARIANNE. Ces statues parlent. Elles ont des yeux. Il y a une force en elles, un surplus de lumière...

BESANÇON. Mon fils Ézéchiël est un grand artiste. Je lui ai tout appris, mais il avait cela que je n'ai jamais eu. Il avait du sang. Il en a... Le monde le blesse. Il sait être blessé.

MARIANNE *(en regardant les statues)*. C'est tellement toi ces statues...

À cet instant, Ézéchiël apparaît à l'arrière. Marianne et Besançon ne l'ont pas vu.

BESANÇON. Quand l'esprit de la forêt me l'a confié, j'ai arrêté cette histoire de tract et de révolution. J'ai tout laissé tomber pour m'occuper de lui. Je ne pouvais plus suivre mon instinct.

MARIANNE. Mais c'était ta vie Besançon. Tu t'es trahi toi-même...

BESANÇON. J'ai appris à faire un lit. Je me levais le matin. Le soir, je me couchais avant minuit. Je faisais les courses. J'accompagnais Ézéchiël chez le médecin. Je lui ai organisé des fêtes d'anniversaire.

MARIANNE. Et tu ne sculptais plus ? Tu n'écrivais plus de poèmes ? C'était ta vie sculpter, écrire... Les artistes ne peuvent pas trahir le tremblement des choses...

BESANÇON. Je cuisinais des soupes. Tant pis pour la sculpture, pour les poèmes... Tant pis pour l'instinct... Tant pis pour l'art, tant pis pour ma vie...

ÉZÉCHIEL *(il parle mais Marianne et Besançon ne l'entendent pas)* : Tant pis pour l'art. Tant pis pour sa vie. Ce n'est pas pour son tract qu'il a arrêté la sculpture. Ce n'était pas pour la révolution. C'était pour moi. Il a renoncé sa vie pour s'occuper de la mienne.

MARIANNE. Tu t'es sacrifié.

ÉZÉCHIEL *(il parle mais Marianne et Besançon ne l'entendent pas)* : Il s'est sacrifié ! Il s'est sacrifié pour moi ! Et moi, qu'ai-je rendu ? Il m'a donné sa vie... et moi, qu'est-ce que j'ai fait ?

Ézéchiël sort en claquant la porte.

MARIANNE. Qu'est-ce que c'était ?

BESANÇON. Un courant d'air.

MARIANNE. Le vent ici se fâche...

BESANÇON. Tu sais Marianne, je n'ai rien sacrifié. Je l'ai vu grandir. J'étais fier. Je n'ai pas toujours été bon père. Je m'énervais. Mais à travers lui, j'écoutais le monde. Je marchais lentement. Je levais les yeux. Je trempais mes mains dans l'eau. J'apprenais, je comprenais... Un enfant, pour un artiste, c'est un maître. J'avais ma clef. C'était plus politique, plus subversif, que tous les tracts. J'ai bâti un Royaume intérieur. Puis il s'est mis au dessin, à la sculpture, à la poésie... Je l'ai vu déployer ses ailes. Il était meilleur que je ne l'avais jamais été. Il m'a tant appris. Alors certes, je cuisinais des soupes, mais quelles soupes Marianne ! Quelle joie c'était ! J'étais libre. Il m'a libéré.

MARIANNE. Mouais... Je te trouve bourgeois. Je regrette ton époque punk. J'avais peur d'être encore amoureuse de toi mais tes histoires de compotes m'ont vaccinée. Maintenant, j'ai envie de me bourrer la gueule. Devenir alcoolique avant d'aller en prison.

Elle débouche la bouteille de Suze et boit une grande rasade.

MARIANNE. Sortons, faisons comme autrefois. Soyons joyeux.

BESANÇON. Si tu veux...

MARIANNE. Écumons les bars.

BESANÇON. Pourquoi pas...

Ils sortent.

*

Hémery surgit, un flacon dans les mains.

HÉMERY. Un peu de piquant, c'est bien aussi... Dans ce flacon : un poison mortel... Je l'ai cuisiné avec des queues de pomme, de la terre, du sang de chameau et des appendices de chauve-souris. Un classique. Au théâtre, ça marche à chaque fois : la meuf meurt sur le coup.

Hémery verse le contenu du flacon dans la bouteille de Suze, la referme et la repose à sa place. Puis il scrute le public.

HÉMERY. Bande de petits veinards, on est bien là hein dans l'ombre sans sauver ni abîmer personne. Sans remords. À la cool. On en a pour son argent. On s'obsède. Personne n'a d'impatience dans les jambes ? Ils ont un peu serré les places, rapport au succès escompté. Ils voudraient partir après ça. Ils en rêvent tous : un séjour, la fornication... Détendez-vous si c'est possible. Vautrez-vous dans votre passivité... Je m'occupe de tout à votre place. Et je vous prends à témoin : à la fin, vous n'aurez rien détruit mais vous n'aurez rien sauvé non plus. Moi au moins, j'aurai existé.

Hémery fait le geste.

Rideau

Sixième tableau

La forêt

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Tu es là.

ÉZÉCHIEL. Je suis là.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Tu as froid.

ÉZÉCHIEL. Je n'ai pas froid.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Tu trembles.

ÉZÉCHIEL. Je suis un artiste.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. C'est bien. Il en faudra lorsque nous aurons établi la Beauté.

ÉZÉCHIEL. Dans le monde de demain, comme dans celui d'hier, et celui d'aujourd'hui, les artistes seront incompris. Ça je peux te le jurer. Ils seront persécutés.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Tu es persécuté ?

ÉZÉCHIEL. Non.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Alors !

ÉZÉCHIEL. Je ne suis peut-être pas un artiste.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Tu veux une pomme, le pas persécuté ?

ÉZÉCHIEL. Non merci.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Tu as tort, elles sont bonnes. Qu'est-ce que tu trembles. Tu as peur ?

Nausicaa arrive.

NAUSICAA. Vous êtes là. Parfait. (*à Ézéchiël :*) Toi aussi... Tu ne dis rien ? (*aux autres :*) Il ne dit rien ?

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Il a froid. Il tremble. Je lui ai proposé une pomme...

NAUSICAA. Il boude.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Il voudrait qu'on le persécute.

NAUSICAA. Maintenant, le discours.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Un discours ?

NAUSICAA. Le discours.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Le discours !

NAUSICAA. Chers habitants de Guernesey et du monde. Nous sommes là pour un moment décisif. Le tract a essaimé partout. Le Roi a peur. Il viendra ici demain, sur cette île, dans l'espoir d'étouffer notre révolution dans l'œuf. Il a emmené ses troupes : la police, l'armée... Mais nous savons où il descendra et quand. Par souci d'anonymat, il n'y aura aucun garde. L'un de nous se déguisera en employé des ferrys « Condor », et n'aura qu'à le cueillir sur le quai. On l'endort. On l'enlève. On réécrit la Constitution.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Qui l'enlève ?

NAUSICAA. Un volontaire.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Quel volontaire ?

NAUSICAA. Le plus volontaire...

ÉZÉCHIEL. J'irai.

RÉVOLUTIONNAIRE. Le pas persécuté !

NAUSICAA. (*à Ézéchiél :*) Tu trahiras. (*aux autres :*) Il trahira...

ÉZÉCHIEL. Je ne trahirai pas.

NAUSICAA. Je refuse que tu y ailles. Un autre !

Silence.

NAUSICAA. Faudra-t-il que j'y aille moi-même ?

RÉVOLUTIONNAIRE. C'est qu'endormir un roi, je ne l'ai encore jamais fait.

ÉZÉCHIEL. Tu n'as que moi. J'irai.

NAUSICAA. Ton père viendra, il arrêtera tout, tu obéiras, tu te planqueras dans l'atelier.

ÉZÉCHIEL. Écoutez-moi.

NAUSICAA. Écoutons-le.

ÉZÉCHIEL. Nausicaa, écoute-moi.

RÉVOLUTIONNAIRE. Écoutons l'artiste persécuté qui n'a pas encore été persécuté mais le sera peut-être bientôt... hou-hou... !

ÉZÉCHIEL. Je t'aime Nausicaa.

RÉVOLUTIONNAIRE (*voix d'enfant*). Il l'aime...

ÉZÉCHIEL. Je t'aime.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Voilà pourquoi il tremblait. Il ne fait pas si froid...

NAUSICAA (*troublée*). Qu'est-ce que tu dis ?

ÉZÉCHIEL. Je t'aime.

NAUSICAA. Nous sommes comme frère et sœur, toi dans ton atelier, avec ta glaise, avec tes pinceaux, moi dans mes livres, dans mes falaises... Comment peux-tu... Qu'est-ce que tu dis Ézéchiél ?

ÉZÉCHIEL. Depuis le premier jour, depuis la toute première fois sur le quai à Saint-Malo...

NAUSICAA. Et tu me le dis maintenant.

LE RÉVOLUTIONNAIRE. Et il le lui dit maintenant.

ÉZÉCHIEL. Je t'aime Nausicaa. J'enlèverai le roi. Je le ferai pour toi. Je le ferai pour la Beauté. Je ne trahirai pas.

Il s'en va.

NAUSICAA. Ézéchiél, reviens !

Elle s'en va.

RÉVOLUTIONNAIRE. Attendez-moi !

Il s'en va aussi. Hémerý sort de l'ombre.

HÉMERY. Allons trouver le Roi maintenant. Trahir, c'est dire la vérité deux fois !

Il fait le geste. Le rideau se baisse.

Rideau

*

Besançon apparaît devant le rideau.

BESANÇON. Es-tu là, esprit des forêts ? Es-tu dans l'eau miroitante, dans les lys, sous la croisée d'ogive des tilleuls ? Es-tu du vent, de la lumière et de l'eau, es-tu tout cela à la fois et ce qui les agite ? Montestu quand la nuit descend ?

CHILANAGIG. Je suis là. Je suis l'eau, la lumière et le vent. Je les précède. Je suis celle qui les agite.

BESANÇON. Tu es là.

CHILANAGIG. Je suis là.

BESANÇON. Tu es là, esprit.

CHILANAGIG. Dis-moi comment va ma vie ?

BESANÇON. Ta vie est un jeune homme d'un mètre quatre-vingt-deux. Il sculpte du bois et de la glaise. Il dessine. Il écrit. Je crois qu'il est amoureux.

CHILANAGIG. T'a-t-il rendu heureux ?

BESANÇON. Ce n'était pas son rôle. Il a fait de moi un homme juste.

CHILANAGIG. Tu es juste. Tu es un homme juste.

BESANÇON. Je suis venu te poser une question.

CHILANAGIG. Tu es venu me poser une question.

BESANÇON. Pourquoi m'avoir confié Ézéchiél ?

CHILANAGIG. Pourquoi t'avoir confié Ézéchiél ?

BESANÇON. J'étais égoïste, paresseux, je buvais... Vraiment, je ne vois pas.

CHILANAGIG. Tu sens le tremblement des choses.

BESANÇON. Des rêves. Une chimère.

CHILANAGIG. Est-ce que les sculptures d'Ézéchiél existent ?

BESANÇON. Est-ce qu'elles sauveront le monde ?

CHILANAGIG. Elles sauveront le monde.

BESANÇON. Comment faire pour l'aider ?

CHILANAGIG. Tu ne peux pas l'aider.

BESANÇON. Que dis-tu ?

CHILANAGIG. *There is no loss, only flow...*

BESANÇON. Je dois y aller.

CHILANAGIG. Tu arriveras trop tard.

BESANÇON. C'est mon fils.

CHILANAGIG. Ce sera toujours ton fils.

BESANÇON. Je ne veux pas qu'il meure.

CHILANAGIG. Tous les fils meurent.

BESANÇON. Je t'emmerde. Je ne veux pas qu'il meure.

CHILANAGIG. Tu es un homme juste. C'est si rare, les hommes justes.

On entend les trompettes du roi.

BESANÇON. Les trompettes du roi. Qu'est-ce que cela veut dire ?
Le roi est là. Mon dieu, Ézéchiél...

Silence.

BESANÇON. Esprit es-tu là ?

Silence.

BESANÇON. Esprit !

Encore les trompettes du roi.

BESANÇON. Vite, ou bien il mourra...

CHILANAGIG (*voix lointaine*). C'est si rare, les hommes justes...

Besançon sort de scène.

Septième tableau

Le château du Valle

Ézéchiël est dans une prison humide. On entend des bruits de clefs, des serrures nombreuses.

LE ROI. Quoi, c'est tout ? Est-ce vraiment lui, le chef ? Est-ce cela le cerveau ? cet homme frêle ?

ÉZÉCHIEL. Je ne suis pas le chef.

LE ROI. Qui es-tu ? (*à part* :) Il tremble. Je lui fais peur.

ÉZÉCHIEL. Je suis celui qui ne naît pas. On m'a trouvé dans la forêt.

LE ROI. Un lutin, comme c'est charmant ! Un lutin a voulu me tuer !

LE GARDE DU ROI. Je croyais que c'était petit, les lutins...

LE ROI. Je ferai arrêter tes compagnons, lutin. Vos tracts ont été saisis. L'émeute a été endiguée. Je paye mes agents moi. Je les arme. Ils m'aiment. Ils aiment être payés. Comme tout le monde, ce qu'ils veulent c'est frapper.

ÉZÉCHIEL. Comme tout le monde.

LE ROI. Tu as joué. Te voilà...

ÉZÉCHIEL. Je m'en fiche.

LE ROI. Je m'attendais à des discours, à une répétition du tract, des idées... D'où viens-tu révolutionnaire ? On ne t'a rien appris ?

ÉZÉCHIEL. Un homme m'a trouvé dans la forêt. Il a tout sacrifié pour m'élever. J'ai appris à peindre et à sculpter. Puis je suis tombé amoureux.

LE ROI. Ah, l'amour, tu vois où cela mène... Il ne faut aimer personne d'autre que soi-même. Et aimer le pouvoir que l'amour de soi-même nous donne sur les autres.

ÉZÉCHIEL. Vous devriez vous présenter en France. Vous serez président...

Le garde murmure quelque chose à l'oreille du Roi.

LE ROI. Comme c'est intéressant ! (à Ézéchiél :) Est-il vrai que ton père est Besançon, l'homme qui a écrit le tract ?

ÉZÉCHIEL. J'ai gâché sa vie.

LE ROI. L'auteur du tract est l'homme qui t'a recueilli dans la forêt ? Et il t'a élevé ?

ÉZÉCHIEL. Il regrette.

LE ROI. De t'avoir élevé ou d'avoir écrit ce tract ?

ÉZÉCHIEL. Les deux.

LE ROI. Et toi, regrettes-tu ?

ÉZÉCHIEL. Non.

LE ROI. Tu regretteras.

ÉZÉCHIEL. Je l'ai fait par amour.

Le roi dit quelque chose à l'oreille du garde. Le garde s'en va.

LE ROI. Toute cette histoire me donne une idée. Tu vas devoir choisir. L'amour ou la beauté. Si tu renies publiquement ce tract, je te couvrirai d'or, tu épouseras celle que tu aimes, j'en fais le serment. Mais si, au contraire, tu refuses, tu pourras en prison, sur le

continent, à Reading, comme l'autre... Je te condamnerai à vie. Je te laisse une nuit pour réfléchir. Demain, à l'aube, tu devras avoir tranché. J'adore, j'adore cette idée... « Demain à l'aube », je suis bon, n'est-ce pas, quand je dis ça ? Je suis un bon roi ! « Demain, à l'aube... »

Le roi sort. On entend les serrures...

*

...puis la voix de Nausicaa dans l'ombre, mais on ne la voit pas.

NAUSICAA. T'as l'air con.

ÉZÉCHIEL. J'entends sa voix.

NAUSICAA. T'as vraiment l'air con.

ÉZÉCHIEL. C'est vraiment sa voix.

NAUSICAA. Demain soir, on te fera sortir. J'ai trouvé un passage.

ÉZÉCHIEL. Demain soir, ce sera trop tard, ils m'auront emmené à Reading. Ou bien ils m'auront libéré.

NAUSICAA. Te libérer ?

ÉZÉCHIEL. Si je trahis, ils me libèreront.

NAUSICAA. Alors trahis. Tant pis pour le tremblement des choses.

ÉZÉCHIEL. Je ne trahirai pas.

NAUSICAA. Ne sois pas bête.

ÉZÉCHIEL. Je t'aime Nausicaa.

NAUSICAA. Ne va pas en prison.

ÉZÉCHIEL. Tu ne m'aimes pas.

NAUSICAA. Qu'est-ce que tu racontes ?

ÉZÉCHIEL. Tu n'aimes personne, et je ne t'en veux pas... Est-ce que les étoiles doivent aimer ce qu'elles éclairent ?

NAUSICAA. Tu m'apprendras.

ÉZÉCHIEL. Je ne trahirai pas.

NAUSICAA. Ézéchiël, il y aura d'autres combats. Tu m'apprendras le manque. Je serai dans ton atelier, j'éplucherai tes pommes...

ÉZÉCHIEL. Tu n'es pas ça.

NAUSICAA. Mens-lui. La Beauté ce n'est rien..

ÉZÉCHIEL. La Beauté est tout. Tout appartient à la Beauté. Qui peut comprendre ça ?

NAUSICAA. Ézéchiël, sois réaliste. Tu m'aimes, aime-moi. Je descendrai. J'irai dans l'atelier avec toi, tu me montreras la glaise, le fer et le bois...

ÉZÉCHIEL. Ce n'est pas ta voie. Tu dois te battre pour exister. J'aurai eu l'oraison. Tu auras le combat. Est-ce que les étoiles épluchent des pommes dans un atelier ?

NAUSICAA. Ézéchiël, qui es-tu ?

ÉZÉCHIEL. Je serai celui qui t'a aimé. J'ai toujours été celui-là. Un enfant trouvé dans la forêt, un artiste... Dis à mon père que je l'admirais.

NAUSICAA. Tu lui diras toi-même. Nous te ferons sortir. Ou bien nous viendrons te chercher à Reading. Tu n'y resteras pas... Nous sommes un peuple. On ne résiste pas à un peuple.

ÉZÉCHIEL. Je ne suis d'aucun peuple. Un enfant seul dans la forêt. Le cadeau d'une déesse à un homme qui fuyait. Je serai toujours seul. Ne viens pas me chercher.

NAUSICAA. Je viendrai. Je viendrai te chercher dans ce manque qui est d'autre chose.

ÉZÉCHIEL. Tu dois te battre. Tu te battras. Je n'ai pas la force.

NAUSICAA. Je deviendrai ton âme.

ÉZÉCHIEL. Je ne trahirai pas...

Hémery entre, passe vite, et fait le geste.

Rideau

Huitième tableau

L'atelier

BESANÇON. Ils disent qu'il est tombé.

MARIANNE. Un accident...

BESANÇON. Accident ou pas, il est mort, ma vie n'a plus de sens...

MARIANNE. La vie n'a pas de sens.

BESANÇON. Il n'est pas tombé. On l'a poussé. Lorsque les gardes sont venus le chercher, quand ils l'ont emmené sur le rempart, soit il a sauté, soit on l'a poussé... On l'a poussé, le Roi avait donné l'ordre...

MARIANNE. Nous ne saurons jamais.

BESANÇON. Ma vie n'a pas de sens.

MARIANNE. La vie n'a pas de sens. Il te reste ses œuvres...

BESANÇON. Si je n'avais pas écrit ce maudit tract...

MARIANNE. Je suis encore là. Je resterai.

BESANÇON. Je veux mon fils. Celui que l'esprit de l'eau, du vent et de la lumière m'a donné... Je veux ma Joie.

MARIANNE. Je réparerai ton chagrin. Je laisserai le champ à ta Joie. Je construirai un nid. Je deviendrai ce nid. Je serai chaude, je serai brûlante pour toi.

BESANÇON. Marianne, je t'aimais. Je t'ai tellement aimée...

MARIANNE. Je ne trahirai pas.

BESANÇON. Ne dis pas cette phrase. Cette phrase est à lui. Il était le seul à pouvoir la dire ! Lui seul n'a jamais trahi !

MARIANNE. Relève-toi. Parle-moi. Sois triste, mais sois vivant. Abandonne-toi à ta tristesse. Enfonce-toi dans son sable. Respire...

BESANÇON (*à genoux devant elle, il serre ses jambes dans ses bras*). Ézéchiël, rends-le moi...

MARIANNE. Je ne serai pas sa mère.

Besançon se relève et lui tourne le dos.

BESANÇON. Ce monde ne mérite pas la Beauté. Il ne mérite pas l'Amour.

MARIANNE. Je changerai les choses. J'écrirai d'autres plans.

BESANÇON. Je sais, puis tu les détruiras. Un peuple s'en emparera. Un roi liquidera.

MARIANNE. Vous les hommes et votre désespoir ! Si seulement vous pouviez être des femmes un peu ! Jouir comme des femmes ! Réfléchir pour deux. Fondre votre peau. Transformer votre orgueil en terre.

Elle ramasse la bouteille de Suze, laissée dans le coin de l'atelier.

MARIANNE. Les femmes sont des artistes. Elles seules ont la clef. Les hommes essayent. Ils galèrent. Tu vas faire quoi : geindre ? Il a peut-être sauté ton fils. On l'a peut-être poussé. Il est mort en tout cas, persécuté... Maintenant il faut se battre. Rien ne va, tout est bien.

BESANÇON. Marianne, tu m'as manquée. Je te cherchais... Tu m'as tellement manquée...

MARIANNE. Le remords a pris toute la place.

BESANÇON. Je ne veux pas que tu rentres à Paris. Je ne veux pas que tu ailles en prison.

MARIANNE. Tu seras ma femme. Tu me porteras des oranges.

Elle boit une grande rasade de Suze, et tombe, morte. Hémery sort de l'ombre.

BESANÇON. Marianne, Marianne ! *(Il lui tâte le pouls.)* Morte... Morte ! Morte elle aussi !

HÉMERY. Me voilà.

BESANÇON. Elle est morte...

HÉMERY *(Il passe derrière Besançon le relève et lui fait une clef de bras)*. Me voilà mon petit...

BESANÇON. Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

HÉMERY. On me dit souvent ça. Je suis celui qui a versé le poison. Je serai où elle ne sera plus : son remords... Un détaché du strapontin... J'ai mis de l'ordre.

BESANÇON. Vous l'avez tuée.

HÉMERY. « Anéantie », je préfère.

BESANÇON. L'amour triomphe toujours. À la fin, la Beauté prendra toute la place. Ho, ma pauvre Marianne...

HÉMERY. Tu parles d'un triomphe. Le triomphe c'est le public qui décide : les sans costume...

BESANÇON. Tu oublies l'esprit du vent, de la lumière et de l'eau. Elle te chassera. Elle protège le théâtre. Elle sauvera les comédiens.

HÉMERY. Je suis athée.

BESANÇON. Esprit, viens lui montrer ! Esprit ! Je crois en toi ! Je comprends. Je comprends maintenant. Je sais.

HÉMERY. Tu es ridicule.

BESANÇON. On me l'a déjà dit... Mais c'est la fin pour toi. Esprit de l'eau, de la lumière et du vent ! Sois notre secours ! Souffle sur la vie !

On entend le souffle de Chilanagig.

HÉMERY (*effrayé*). Quelle est cette dame ? Je vois une femme (*il montre le vide*) : vous la voyez ? J'aurais juré il y a quelques secondes... Serait-il possible que... Quelle est cette sensation, au moment du succès : cette ancienne chaîne, le cliquetis de ces maillons... Cette langue autour de moi, qu'est-ce que c'est...

BESANÇON. L'amour triomphe toujours. À la fin, la Beauté prendra toute la place.

HÉMERY. J'ai vengé le meurtre. Je t'ai pris ceux que tu aimais. Tu déliras... Regarde (*il montre Marianne*) : elle est morte. Ton fils est mort. Toi aussi tu mourras. Les comédiens sont des salauds. Le théâtre c'est de la merde. Tous, vous crèverez...

BESANÇON. Mon chagrin l'a créé. Je suis un artiste. Les artistes ne meurent pas.

Il semble qu'une force s'empare d'Hémery et l'oblige à l'âcher Besançon avant de le conduire dans le public.

HÉMERY. Que faites-vous ? Quelle est cette force féminine qui m'emporte loin de la scène ? Comment ! Comment est-ce possible ? Non. Je n'y retournerai pas. Je ne retournerai pas là-bas...

BESANÇON. Retourne d'où tu viens.

Marianne se relève.

HÉMERY. Pourquoi se lève-t-elle ? Elle est morte. Ce n'est pas juste. Je l'ai tuée. J'ai vengé l'inconnu. *(Il fait le geste pour que le rideau tombe, mais le rideau ne tombe pas. Il refait le geste des dizaines de fois.)* Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il ! Rideau ! fin ! Applaudissements ! *(au public :) Applaudissez nom de Dieu !*

BESANÇON. Retourne dans la poix chaude. Je n'ai plus peur. Le tremblement des choses me rendra ceux que j'aime.

HÉMERY. Je suis celui qui suis, je te suivrai. J'ai vengé l'inconnu. Un type comme moi, comme eux. Je te tuerai. Je détruirai ta vie... J'existe, tu entends ? J'existerai encore ! Je reviendrai !

BESANÇON. Je sculpterai leurs visages. Chacun me connaîtra. Je connaîtrai chacun. Je les trouverai dans ce rideau. J'écrirai des poèmes pour que les cimetières se couvrent de fleurs.

HÉMERY. J'ai scellé les tombes. Je suis ta peur. Le rideau tombera. *(Il fait le geste encore et encore.)* Appelez la régie ! Menacez-les ! La pièce est finie ! L'auteur est d'accord ! Qu'on baisse ce rideau !

BESANÇON. Les phrases me rendront ceux que j'aime. *There is no loss, only flow.* Retourne dans ta fausse vie, dans ta fausse rue, où les mots ne sont pas des mots, retourne dans la ville, dans l'urne, dans les slogans, et regarde, regarde-moi déployer mes ailes...

HÉMERY. Qu'est-ce qui m'arrive ! *(au public :) Qu'avez-vous à rester là, assis, à attendre, levez-vous, soyez utiles ! Je vous paierai... Je vous en supplie, aidez-moi... Elle a bu le poison, vous l'avez vue... Des queues de pomme, de la terre, du sang de chameau, des appendices de chauve-souris... Ça marche à chaque fois. Elle devrait être morte. Elle a tué l'un des nôtres. Elle doit mourir. C'est le deal. L'auteur est*

d'accord. Ce théâtre dysfonctionne. Je porterai plainte pour abus de confiance... Vous devez être témoins. Nous sommes témoins... Martyrs... Je connais du monde. Aidez-moi, bande de salauds ! ça vous amuse hein ! ça vous excite, pervers !

BESANÇON. Retourne dans la poix chaude. L'amour triomphe toujours. À la fin, la Beauté prendra toute la place.

Ézéchiél rejoint Marianne derrière Besançon. Hémeriy pousse un cri, puis plus rien : long silence...

BESANÇON. Il existe un monde sans argent, un monde sans atomes, où les phrases saignent, et où il fait bon les faire saigner. Il existe une alternative. Elle n'est pas ailleurs. Elle n'est pas autre part. Elle est entre nos mains. Elle y a toujours été. Le Royaume est dans nos mains. Personne n'est mort. Personne ne meurt. Tout est. Tout a toujours été. Vous tous qui êtes là dans la poix chaude, que la lumière vous baigne. À la fin, la Beauté prendra toute la place. Rejoignez-nous dans la clarté. (*La lumière s'allume.*) Soyez vivants. Aimez. Rien ne va, tout est bien... Tout a toujours été. Vous n'avez pas trahi. Nous avons triomphé. Personne n'est mort. Aucun de nous ne mourra. Nous sommes des îles. Nous sommes immortels comme les îles. Tout est. Tout a toujours été. Dans nos ténèbres, seul l'amour dit la vérité, et toute la place est pour la Beauté.

Il fait le geste que faisait Hémeriy. Le rideau tombe.

Rideau

